

Poemas

Petr Kral

Traducción: Delphine Simonin

Avec la vague

Il n'y a pas d'été, juste les bras tendus à jamais
dans son nom, le cri de l'oiseau qui mesure par son vol
le désert d'origine. Quelque part, toutefois, une inconnue,
d'une seule secousse,
va libérer la gerbe blonde de sa chevelure, la laissant
retomber
sur sa nuque, ses épaules chaudes, éclaboussées par des
taches de rousseur,
alors que, déjà, son front pénètre dans la fraîcheur
de l'instant suivant
—et avant qu'il n'y entre, que la vague d'or oblique qui
parcourt la baie
ne se fige en église, debout sur le rocher,
le silence ensoleillé des couloirs dans les écoles
désertes boira le vacarme des guerres puniques,
le cri des mères rentrera dans les pages des cahiers, de
nouveau vierges,
et la mémoire des orages dans les rubans de pastis
lovés, conciliants, au fond des verres plantés en faction, ça
et là,
dans un jardin;
le leurre fugitif du match de foot s'effacera devant la
vérité lente des ombres qui traînent après les joueurs, sur
l'herbe plus rouillée à chaque instant.

Con la ola

No hay verano, sólo los brazos tendidos para siempre
en su nombre, el grito del pájaro que mide con su vuelo
el desierto original. En algún lugar, sin embargo, una
desconocida, de una sola sacudida,
liberará su cabellera rubia, dejándola caer
sobre su nuca, sus hombros cálidos, salpicados de
pecas,
cuando ya su frente penetra en la frescura
del instante próximo
—y antes que entre, antes que la ola de oro oblícuo que
recorre la bahía
se convierta en iglesia, de pie sobre la roca,
el silencio asoleado de los corredores en las escuelas
desérticas beberá el estrépito de las guerras púnicas,
el grito de las madres entrará en las hojas de los
cuadernos, vírgenes otra vez,
y la memoria de las tormentas en las cintas de anisado
enrolladas, conciliadoras, en el fondo de los vasos
esperando aquí y allá,
en el jardín;
el engaño fugaz del partido de fútbol se borrará ante la
lenta verdad de las sombras que se arrastran detrás de
los jugadores, sobre el pasto cada vez más oxidado.

Dépasser l'hiver

Monter, creuser son sillon à travers le soir.
En haut de l'escalier, il suffira ensuite
de trébucher, de boire une gorgée de nuit distante comme
un glapissement
soudain venu du fond.
Des quenottes blanches pointent, ricanent dans les
muguets–

Pas encore le printemps; juste l'ajournement sec d'une
promesse d'orage
glissés –où?– derrière les registres des arcades
que nous longeons en montant.
Le crépuscule éteint sous nos pieds le pente tendue
et la laisse, insistante, repousser en nous, bosse de silence
sous les paroles.
Le vent lointain parle dans les statues, fait briller dans
leur masse une lampe glacée
jusqu'au blanc, couleur de ce qui fut, de ce qu'on sera.
Des quenottes ricanant dans les cendres–

Après des années d'attente
dans les veines, couloirs déserts,
maintenant à peine, dans le noir, les frissons d'une
branche;
ton doigt lui-même est un être pâle, plein d'inquiétude,
comme il suit sans la nuit les lignes des fissures
sur les flancs des maisons. Ne lis pourtant rien,
juste écoute le glissement assourdi des bibliothèques,
avalanches de velours.

Más allá del invierno

Subir, abrirse paso a través de la noche.
En lo alto de la escalera, bastará
con tropezar, con beber un trago de noche distante
como un chillido
que llega de pronto de lo hondo.
Dientecitos blancos que se burlan, aparecen entre los
lirios.

La primavera no llega todavía, sólo el aplazamiento
seco de una promesa de tormenta
se desliza –¿dónde?– detrás de las arcadas
que bordeamos al subir.
El crepúsculo apaga bajo nuestros pies la pendiente
tendida
y deja, insistente, renacer en nosotros un bulto de
silencio bajo las palabras.
El viento lejano habla en las estatuas, hace brillar en su
masa una lámpara helada,
hasta el blanco, color de lo que fue y de lo que seremos.
Dientecitos se burlan en las cenizas.

Después de años de espera
en las venas, corredores desérticos,
ahora apenas, en la oscuridad, los temblores de una
rama;
hasta tu dedo es un ser pálido, lleno de ansiedad,
cuando sigue en la noche las líneas de las fisuras
en los costados de las casas. No lees nada, sin embargo,
escucha sólo el deslizamiento ensordecedor de las
bibliotecas, avalanchas de terciopelo.

Le tintement un rien nostalgique des crédences viendra
s'y joindre
de loin, tout l'avenir bâille toujours, glacial, au-dessus du
socle vide.
(Dans le taxi où le volant, d'avance, est un rond
charbonneux
tracé en tremblant sur la pénombre d'après-guerre, de
nouveau jusqu'aux plaines enneigées
aux promesses provinciales de vert. Derrière la vitre aux
bords noircis
le paysage en lambeaux blancs sera un placard
plein de linges; il suffira de l'éclairer un peu
de nos fronts—)

Dans l'auto stoppée contre l'instant
la pénombre seule est un châle, s'écoule
des épaules. Les jambes, doux courant sous
l'amoncellement des jupes,
drainent toujours le tendresse vers la brûlure amère
et vers les acides du printemps inaugural.

El tintineo algo nostálgico de las credenciales vendrá a
unirse
de lejos, el futuro bosteza siempre, helado, sobre el
pedestal vacío.
(En el taxi el volante es de antemano un círculo
carbonoso
trazado temblorosamente sobre la penumbra de la
posguerra, de nuevo hasta las llanuras nevadas
hasta las promesas provinciales de verde. Detrás del
cristal de bordes ennegrecidos
el paisaje en girones blancos será un armario
lleno de ropa; bastará iluminarlo un poco
con nuestras frentes).

En el auto detenido contra el instante
la penumbra es un chal que se desliza
de los hombros. Las piernas, dulce corriente bajo el
desorden de las faldas,
drenan siempre ternura hacia la quemadura amarga
y hacia los ácidos de la primavera inaugural.

Le lendemain

De nouveau le matin. Le donjon du petit hôtel, encore la
nuit dernière si attrayant
et si sous-marin, plein de miel flambant, perce
maintenant la brume en os nu,
le visage qui, à l'aller, éclairait ta route comme une
lampe,
n'est désormais qu'une chaire crue, au vague sourire.
Rien de bien neuf; le désir lui-même n'est que du non-
désir échauffé,
la hure ébahie du flic se fait, elle, presque humaine
en se tournant vers la cuisine familiale. Tout, dans le
doute, peut donc recommencer à zéro;
de nouveau arriver à l'angle, décider de tourner à gauche,
vers la rumeur languissante de la ville,
ou de monter le long du silence aigu des petits murs, à
l'écume d'acacias.
Dans les deux cas, c'est vrai, tu laisseras dans ton dos, au
carrefour,
plusieurs meilleures vies possibles—

El día siguiente

Otra vez la mañana. La torre del pequeño hotel tan
atrayente la noche anterior
y tan sub-marino, lleno de miel brillante, traspasa
ahora la bruma como un hueso desnudo,
el rostro que, de ida, iluminaba tu camino como una
lámpara,
ahora no es más que carne cruda con una sonrisa
incierta.
Nada muy nuevo; el deseo mismo ya es sólo no-deseo
irritado,
la cara asombrada del policía se vuelve casi inhumana
al girar hacia la cocina familiar. Entonces todo, en la
duda, puede volver a empezar de cero;
otra vez llegar a la esquina, decidir si doblar a la
izquierda, hacia el rumor lánguido de la ciudad,
o subir a lo largo del agudo silencio de los pequeños
muros, con la espuma de las acacias.
En los dos casos, es cierto, dejarás a tu espalda, en la
encrucijada,
varias mejores vidas posibles.

Des rumeurs

Il ne s'agit guère
de la gloire même au-delà du
mur dominical
un jour monte peut-être
dans le saignement des briques

des chasseurs marchent la fumée s'échappe des fusils
quelque chose manque toujours entre les ramures
passée la dernière ferme

la journée nous lie chacun s'est
inscrit au moins du doigt
sur le carrelage de la cloison

Comme les choses s'approchent plutôt des rumeurs
que des lotissements
croît le nombre de planches des piscines démontées
d'avions tombés des branches basses
dans le lointain verger

Je partage quelque part avec toi une maison inachevée
Je devine l'histoire la nuit dans les orties l'armée autour
du village
tout près la chair brûlante des cuisses

Rumores

No se trata
de la gloria más allá aún del
muro dominical
un día quizá suba
por los ladrillos desangrados

los cazadores andan el humo sale de las escopetas
algo falta siempre en los ramajes
de la última granja

el día nos une cada uno se
inscribió al menos con el dedo
en el tabique enlosado

Como las cosas se acercan más bien a los rumores
que a los edificios
crece el número de tablas de albercas desmontadas
de aviones caídos de las ramas bajas
en el huerto lejano

En algún lugar comparto contigo una casa inacabada
Adivino la historia la noche entre las ortigas el ejército
rodea al pueblo
muy cerca la carne ardiente de los muslos



Les trois oiseaux en vol,
grabado, 1961